



SORTIR

CRITIQUES

LE CHOIX DE L'OBS

Une caméra dans la tête

ED VAN DER ELSKEN. LA VIE FOLLE, JEU DE PAUME, PARIS 8^e;
WWW.JEUDEPAUME.ORG. JUSQU'AU 24 SEPTEMBRE. CATALOGUE DE L'EXPOSITION,
JEU DE PAUME/XAVIER BARRAL, 274 P., 45 EUROS.

★★★☆☆ Le Néerlandais Ed van der Elsken (1925-1990) croyait au progrès. Photographe, cinéaste, vidéaste, il imaginait de se faire greffer une caméra dans la tête afin de pouvoir capter toutes les scènes du monde qui l'entourait. Pourtant, affirmait-il, « *je ne suis pas compliqué. Je célèbre tout : la vie, le courage, la beauté, mais aussi la colère, le sang, la sueur et les larmes* ». Le programme était vaste et la carrière de ce « reporter » atypique le fut tout autant. Pour la première fois, une grande expo présente à Paris les vestiges de cette existence vouée à l'image.

La première étape du parcours de Van der Elsken se situe justement à Paris, entre 1950 et 1954. Van der Elsken fait ses gammes dans un laboratoire où les grands noms de l'agence Magnum font réaliser leurs tirages. A cette époque, il fréquente aussi Saint-Germain-des-Prés. Son quartier à lui, ce n'est pas celui des intellos, c'est plutôt celui de ces drôles de « touristes » européens, américains ou australiens qui sont venus s'échouer là. Ces figures vont lui inspirer son premier livre, une sorte de roman-photo racontant « Une histoire d'amour à Saint-Germain-des-Prés ». Le bouquin va rapidement obtenir le statut de livre culte et quand Nan Goldin le découvrira, elle affirmera

qu'elle avait eu l'impression « *d'avoir trouvé un amoureux. Ou un frère* ». Ce qui fascine la photographe américaine, c'est évidemment le style de Van der Elsken, qui privilégie la spontanéité et le refus des artifices de composition.

Cette approche directe du modèle ou des sujets va demeurer une constante dans son travail, quel que soit le lieu où il opère. En Afrique, à Hongkong, au Japon et jusque dans les rues d'Amsterdam, sa ville natale, ce rebelle amoureux saisit au vol des éclats du réel. Devant son objectif, les Hells Angels amstellodamois ont l'air de gentils oursous tandis que les terribles yakusas ont l'allure d'une bande de joyeux copains. Comme on le verra ici, Van der Elsken accordait une grande importance à la fabrication de ses livres (ainsi celui sur le jazz, série de magnifiques portraits de Louis Armstrong et Chet Baker notamment). De même surveillait-il la qualité de ses tirages – n'hésitant pas à rechercher les noirs les plus intenses et à jouer des effets de halo. Photographe incassable, Van der Elsken le fut jusqu'au terme de sa vie : se sachant atteint d'une maladie incurable, il continua à se photographier lui-même. Ce fut son ultime défi.

BERNARD GÉNIÈS

« Vail Myers (Ann) danse à La Scala », Ed van der Elsken, Paris 1950.

